Emmanuel Macron le Repentant connaît-il le nom de Palestro, en Algérie ?

écrit par Yann Kempenich | 18 septembre 2018

L'Église de Palestro et son nid de cigogne, avant les « évènements »

Au nom de la France et des Français, s'humiliant finalement très chrétiennement, notre Saint-Président, d'un commun accord avec lui-même, s'est décidé à demander pardon à l'épouse de Maurice Audin, militant communiste pro-FLN vraisemblablement tué par les militaires français en 1957. La repentance, il connait : il a déjà expié pour le *« crime contre l'humanité »* de la colonisation française en Algérie et demandera peut-être aussi pardon auprès de Bouteflika, des anciens apparatchiks du FLN, des fellaghas et des franco-algériens de 2e, 3e ou 4e génération, moelleusement étendus dans les bras de l'éternel ancien ennemi (c'est écrit, dans l'hymne algérien).

Dans ce sens, il est encouragé par Mediapart à soutenir l'initiative mémorielle pour reconnaître les « milliers » de Maurice Audin, *« enlevés, détenus clandestinement, torturés et parfois assassinés par l'armée française »*, coupables de s'être rangés *« avec le parti communiste algérien, du côté de la lutte d'indépendance de ce pays, dans un moment où l'ensemble de la population autochtone d'Alger*

était la cible d'une terreur visant à la dissuader de faire ce choix et à la maintenir par force sous la domination coloniale. »

https://blogs.mediapart.fr/la-redaction-de-mediapart/blog/170918/alger-1957-des-maurice-audin-par-milliers

Évidemment, Mediapart n'aura aucun mot pour les milliers de morts Pieds-Noirs, harkis, opposants musulmans, femmes et enfants compris, torturés, égorgés, dépecés par la rébellion FLN.

Emmanuel Macron savait-il ce qu'il faisait en rouvrant les plaies de la guerre d'Algérie ? Ou bien mise-t-il tout sur le potentiel électoral des enfants du maquis algérien plutôt que celui des fermes de Palestro ? Mais sans doute ne connait-il pas ce lieu où sont morts, en mars 1956, des « gens qui ne sont rien ». Sans doute n'a t-il pas entendu parler de l'embuscade de mai où 19 appelés furent torturés et tués par les séides du FLN. Des épisodes sanglants parmi d'autres…

Mais qu'importe pour lui, ils n'étaient, déjà, que les « *lépreux* » de l'époque.

Extraits de la Dépêche Quotidienne

« Après avoir eu connaissance de la tuerie, nous imaginions que les fermes se trouvaient en pleine montagne, éloignées du centre de Palestro. Quelle ne fut pas notre surprise quand on apprit que toutes ces propriétés se trouvaient entre 5 et 6 kilomètres de Palestro, en bordure de la route nationale, exception faite toutefois de **la ferme Chatenay** distante d'environ 2 kilomètres de la route, sur une piste qui grâce à un pont de bois suspendu traverse l'oued Isser.

Depuis samedi, une atmosphère lourde pesait sur la région. Les Français-Musulmans semblaient plus renfermés, plus sombres que de coutume. Mercredi matin, jour de marché, le village de Palestro n'avait pas connu l'affluence habituelle hebdomadaire. De plus ceux qui y étaient venus ne parlaient presque pas, semblaient gênés dès qu'on leur adressait la parole, surtout s'il s'agissait d'un Européen.

Le pays était en état d'alerte, l'armée envoyait dans les djebels, patrouille sur patrouille tant et si bien d'ailleurs qu'une patrouille en reconnaissance sur la rive droite de l'oued Isser aperçut de l'autre côté un groupe de quelques militaires qu'ils saluèrent de la main et qui répondirent *« ça va »*.

Or ces militaires n'étaient autres que des fellagha en uniforme, habillés exactement comme nos militaires.

Comment voulez-vous dans ces conditions que de pauvres agriculteurs après une journée harassante de labeur ne commettent pas eux aussi une tragique erreur de personnalité qui devait leur être fatale. »

Les fermes Servat et Bénéjean

… Nous pénétrons dans la maison et les traces de sang laissées lors du transfert des cadavres effectués la veille au soir en pleine nuit nous conduisent dans une pièce qui, quelques heures auparavant, n'était qu'un salon où vivait une famille heureuse.

Au milieu de la pièce, un tapis de laine grise attire irrésistiblement nos regards : un large cercle rouge le macule. C'est là qu'est tombé **Mr Alphonse Servat** (né le 28 août 1895 à Marengo) foudroyé à bout portant par une décharge de fusil de chasse. A gauche de la pièce, contre le mur, deux fauteuils, témoins muets de ce drame, paraissent tendre leurs bras vers les assassins. A hauteur de tête, la tapisserie ressemble à une mosaïque, tant les rafles de mitraillette se sont acharnées sur les deux malheureuses femmes qui occupaient ces deux sièges.

A cet endroit sont mortes **Mme Alphonse Servat** (née Claire Olivier le 6 janvier 1896 à Tefeschoun) et sa belle-fille (née **Jeannine Sintès** le 15 août 1923 à Rouïba)

Dans le fond de la pièce, à gauche, sur une cheminée, un enfant bouclé adresse un adorable sourire vers un petit divan qui se trouve en face, contre le mur. Sur ce dernier, le jeune **Gérard Servat**, âgé de 4 ans et demi, assista horrifié au massacre de sa mère et de ses grands-parents avant de s'évanouir lui-même sous les balles d'un tueur sans pitié. Il devait reprendre connaissance dans les bras du juge de paix de Palestro en criant ces mots entrecoupés de sanglots : « *Ils ont tué maman* ».

… les 3 tueurs s'acharnèrent sur le reste de la famille et, avant de s'en aller, mutilèrent affreusement les corps de Mr. Servat et de son fils et profanèrent celui de Mme Servat. Gérard restera le seul témoin de cette tuerie.

Le cœur lourd, nous repartions et 100 mètres plus loin, nous arrivions devant **la ferme Bénéjean** où, seul, un matelas à demi calciné devant le perron, laissait présager le drame qui s'était déroulé.

Au bruit de notre moteur, un musulman vêtu d'une vieille capote, emprunté dans ses gros godillots, s'approcha de nous avec des yeux encore exorbités. Et la conversation s'engagea

en arabe :

« Je suis Lounici M'hamed (et pour prouver ses dires, il nous tendait sa carte d'identité), *je suis le gardien. Mr Bénéjean c'était comme mon père, il y avait 15 ans que je travaillais chez lui.»*

Nous pénétrons derrière lui dans la cour de la ferme. Là encore seuls signes de vie, deux chiens et quelques poules, tandis, que dans l'étable, quatre vaches et deux mulets tirent sur leurs chaînes. Un fil de fer est tendu entre deux murs de la cour. Deux mouchoirs y sèchent. Sous l'un d'eux, deux briques recouvrent une petite tache de sang marquant l'endroit où **Mr André Bénéjean** (né le 18 juin 1926 à Aïn-Taya) est tombé, le crâne fracassé par une balle en plein front. A trois mètres de là, une autre brique indique où est mort **Mr Michel Bénéjean** (né le 15 décembre 1889 à Chébli).

Sous un appentis, quelques sacs de ciment vides, rassemblés en un petit tas, forment l'oreiller sur lequel **Mme Michel Bénéjean** (née Claire-Marie Roque le 27 février 1901) rendit le dernier soupir dans les bras de son fils **Emile** (né le 25 février 1925 à Rouïba) et qui ne fut que blessé. En effet, les déclarations du gardien corroborent celles du rescapé de cette tragédie.

Laissons parler Mr Emile Bénéjean que tout le village appelle familièrement « Milou » et que nous avons retrouvé à l'hôpital de Ménerville où on le soignait pour une balle logée dans le haut de l'épaule, et qui, fort heureusement n'a pas traversé le poumon comme on le craignait avant-hier.

«… Ma mère, qui avait entendu les bruits de notre conversation, sortit sur les entrefaites. A cet instant, l'un des hommes armés s'avança et dit : « nous voulons de l'argent ». Mon père lui répondit : « vous savez en général nous n'avons pas beaucoup d'argent disponible, nous avons ici 10.000 francs, je vais vous les chercher si vous le voulez ».

Le chef du groupe repoussa brutalement celui qui venait de parler et qui d'ailleurs me semble être un visage connu de la région et lui ordonna « retire toi » puis se tournant vers mon père : « nous ne voulons pas de votre argent, que veux-tu qu'on fasse avec 10.000 francs ? »

« Il me demanda ensuite de lui donner toutes nos armes, ce que je fis immédiatement, car j'avais toujours les mitraillettes braquées sur moi. Sentant peut-être le danger qui nous menaçait, mon père dit aux rebelles : « ne nous faites pas de mal, nous ne sommes que des ouvriers qui travaillons la terre pour vivre ».

Les rebelles nous ordonnèrent à cet instant (20 minutes au moins s'étaient écoulées depuis leur intrusion dans la cour) de nous mettre en ligne. Mon frère se trouvait près du perron, dans la cour, ayant mon père à 3 mètres de lui, la main dans celle de ma mère. Moi-même je me trouvais près de l'appentis. Et soudain sans autre explication, les trois hommes tirèrent, deux avec des mitraillettes, le troisième avec un fusil de chasse (dont la balle devait atteindre André Bénéjean en plein front). Dès les coups de feu je me jetais à terre. Avant de se retirer, l'un d'entre eux s'avança vers moi qui ne bougeais toujours pas et tira le coup de grâce. Bien que blessé, je restais immobile.»

…

Les fermes Mary et Chatenay

Comme les deux autres, celle de **M. Mary** n'était qu'à une centaine de mètres à peine de la route nationale qui mène à Constantine. Heureusement pour lui, M. Mary s'était absenté de sa ferme pour acheter des cigarettes au village de Palestro. Fous de rage, les fellagha tuèrent toutes les bêtes de l'étable et même le chien, Ritou, qui était attaché à une chaîne dans la cour.

…

A la ferme Pons

Poursuivant notre triste tournée, nous reprenions la route nationale en direction de Thiers et après quelques kilomètres (9 exactement après Palestro) dans un cul de sac, à la sortie d'un virage apparaissait la ferme de **Mr Raymond Pons**, entourée de fils de fer barbelés : le seul moyen de défense possible, car sa position du point de vue militaire était strictement indéfendable. Nous y avons retrouvé Mr et Mme Pons encore sous le coup de l'émotion et qui s'apprêtaient à quitter définitivement cette ferme où après 12 ans d'efforts, Mr Pons avait réussi à mettre en valeur des terres en friches auparavant.

Voici comment il nous raconta lui-même l'attaque dont il fut l'objet :

« Il était 18h40 (toujours la même heure à quelques minutes près). Ma femme préparait le dîner dans la cuisine et moi-même faisais dans mon petit bureau, face à la porte d'entrée de la cour, les comptes de la journée. J'entendis le portail grincer tandis que mon chien aboyait. Je sortis sur le pas de la porte et me trouvai en présence d'un militaire armé d'une mitraillette, qui se précipitant à mon devant, me cria : « Haut les mains ».

Dans un brusque reflex je sautai en arrière et repoussai violemment la porte. A cet instant, la rafale partait et ouvrait de nouveau la porte mal fermée. J'avais déjà mon revolver à la main (un petit 6.35 à barillet) et lorsque l'individu se présenta face au couloir, nous tirâmes en même temps […] Je crois bien l'avoir touché, car je le vis tituber […] Je me rendis compte alors qu'il y avait deux autres rebelles qui accompagnaient le premier et qui tout comme lui prenaient la fuite vers la montagne proche. »

«… J'aurais d'ailleurs dû me tenir mieux sur mes gardes […] un de mes amis musulmans m'avait engagé, vendredi soir, à

quitter ma ferme. Je le fis samedi car j'accompagnais en même temps ma fille à son pensionnat à Alger et confiant, malgré tout, je rentrai lundi soir. Mon ami musulman que je rencontrai me dit alors : « Tu es revenu Raymond, tu as eu tort, la nuit dernière, des fellagha m'ont imposé pour 50.000 francs et j'ai payé car c'était l'argent ou la gorge. J'ai même dû emprunter 15.000 francs pour compléter la somme. Ces prédilections devaient malheureusement se révéler exactes. Aussi, aujourd'hui, comme vous le constatez, je pars… »

http://perso.netopi.fr/lkeller/palestro/souvenirs/ville_martyre/ladepeche.htm

La ville de Palestro, devenue *Lakhdaria* (60 000 hab.) est peuplée *« d'une population d'origine kabyle, aujourd'hui majoritairement arabisée »* (Wikipedia) et s'est couverte de mosquées (l'église semble avoir disparu).

La nouvelle « mosquée-cathédrale »